

Laurence Lacroix-Arnebourg

L'Ombre du soir

A^tlande

*So I'm thinking of throwing the battle—
Would you kindly direct me to hell?*

Alors je pense à abandonner la bataille –
Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer le chemin de l'enfer?

Dorothy Parker, "Coda", *The Portable*,
(traduction par Laurence Lacroix-Arnebourg)

*Hope is the thing with feathers
That perches in the soul,
And sings the tune without the words,
And never stops at all,

And sweetest in the gale is heard;
And sore must be the storm
That could abash the little bird
That kept so many warm.*

L'espoir est la créature avec des ailes
Qui se perche dans l'âme
Et chante l'air sans les paroles
Et ne s'arrête jamais.

C'est la voix la plus douce dans la rafale;
Affreux doit être l'orage
Qui pourrait déconcerter l'oiseau
Qui réchauffait tant de monde.

Emily Dickinson: Poèmes choisis, traduction par Pierre Messiaen,
éditions Montaigne, 1956

I

Prologue

La ville se couvre de blanc. C'est beau, la neige. Le chat se pelotonne. Le téléphone ne sonne plus jamais. Les enfants, au conservatoire, sont tout excités. Leur archet crépite sur les cordes. Elle relit les derniers feuillets sur lesquels elle a inscrit ses rêves, jeté ses impressions de solitaire.

Elle a un sentiment d'étrangeté. Dans cet appartement où elle n'est jamais que de passage, tout est bien rangé. Par les fenêtres, on peut contempler la neige. Étalé sur le lit, le chat ne demande qu'à se laisser câliner. Sur les coussins, il y a un livre, offert, qui ne demande qu'à être lu. Mais elle n'en prend pas le temps.

Il y a un homme. Pas un amant. Ni une certitude. Ni cette terreur de l'autre à ses débuts. Un homme: il parle, sourit, il offre un conte, il choisit un livre pour elle. Il ne se déclare pas. Tout le déclare. En tendant l'enveloppe qui renferme un texte, il dit simplement: "Vous comprendrez, je crois." On dit, toujours: ce n'est pas pareil. Mais en vérité, cette fois, c'est trop

différent. Elle a de curieux symptômes. Entre la chair et la peau, ça frissonne. Comme une agonie. Mais *qui* agonise? Celle qui a tant aimé Liam?

Elle ne peut détacher les yeux de sa lèvre inférieure. Alors elle met presque un mois à découvrir la couleur de ses yeux. Bleus. Hier. Parce que la veille, elle a refusé en conscience de garder les yeux rivés sur cette lèvre inférieure. Pour ne pas céder. Pour rester libre, à sa manière.

Elle fixe les yeux, puis les cheveux. Châtains. S'aperçoit que ce n'est en rien moins dangereux.

Elle n'est plus si amusée, si curieuse que sur ce quai de gare de leur rencontre. Elle porte un creux, terrible, dans le ventre. Une palpitation sous la peau, incessante – qu'on y pense, qu'on n'y pense pas.

Seigneur, Seigneur, et dans son cœur le mot s'orthographie Seigneur, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps.

Des baisers doux virevoltent près de ses lèvres. Quand elle donne ses cours de violon, quand elle joue pendant des heures, tentant de rincer ses pensées; quand elle marche, quand elle cuisine, quand elle dort. Elle les *sent*. Sur ses lèvres, une intense douceur, et ce goût. Elle se fige.

À ces instants-là, qu'en est-il de lui? Est-ce ce phénomène particulier qu'évoque le texte dans l'enveloppe qu'il lui a tendue à sa dernière visite, lettre-poème étrange qui a pour refrain: "Tu sais, en vérité, que je suis déjà près d'*elle*..."? Passe-t-il autant de temps à l'embrasser en pensée qu'elle en passe à le sentir

le faire? Quand il travaille, s'occupe d'autres, se promène, s'endort... Est-ce cela qu'elle sent? Ses pensées secrètes?

Elle sursaute, s'ébroue... Pourtant, il serait doux de se laisser de nouveau accaparer par la douceur. Mais ces baisers volatils, dans l'air qui l'entoure, à longueur de temps – cela la creuse de désir, de nostalgie.

Elle le voit chaque semaine désormais, mais une fois par semaine uniquement, et pas du tout pour flirter. D'ailleurs, ils ne flirtent pas. Ils parlent. D'un ton sérieux. Mais il y a, toujours, ce pli moqueur aux lèvres.

Les premières semaines, elle ne peut en détacher les yeux. Elle parle, elle répond, tout en s'efforçant de parer les rébus que le petit pli l'oblige à résoudre, se défendant de lui.

Personne n'a eu autant d'influence sur elle que ce petit pli moqueur. Elle lui a parlé, elle a cherché à se protéger aussi. De son évidence. Elle l'a bravé, provoqué pour que, plus vite, il revienne se moquer d'elle.

Elle se questionne, tout l'interroge à nouveau. Mais elle a des réponses, elle sait: parce que la réponse est là, dans la moquerie de ce petit pli. Elle essaie une vérité. Le pli hésite, s'infléchit, remonte, s'amuse. La semaine qui suit, il ne plisse plus à l'identique. Tendre. Il est *beaucoup* plus tendre. Elle ne peut plus user de la même langue. Une semaine encore, et le pli n'est plus que tristesse, amertume, ayant perdu toute taquinerie. On dirait qu'il a la foi. Ce n'est plus le petit pli en coin qui rit de tout, de tous en ce monde, c'est un pli qui se met à croire – et qui rit de croire.